

Esquisse d'un Essai sur les Facultés Humaines

L'œuvre nouvelle que le philosophe P. C. Revel vient de publier sous ce titre (1) est destinée, si elle est bien comprise et étudiée, à rénover et élargir l'étude de la

(1) *Esquisse d'un Essai sur les Facultés humaines, suivi de trois études indépendantes.* Par P. C. Revel. Paris : Durville — Lyon : Desvignes éditeurs.

psychologie. Elle tend en même temps à élucider de nouvelles bases de départ pour les sciences expérimentales et surtout pour la métaphysique.

Destiné aux professeurs et aux grandes écoles, cet ouvrage est constellé d'équations et de formules algébriques qui en rendent la lecture difficile aux profanes. Sans nous préoccuper, pour l'instant, de ces dernières, nous allons exposer les idées générales qui se dégagent de l'œuvre, car elles méritent d'attirer l'attention des esprits sérieux. Nous en témoignerons suffisamment en disant qu'elles sont comme un corollaire du magistral traité sur *Le Hasard, ses lois et ses conséquences dans les sciences et en philosophie* du même auteur, dont les six éditions n'ont pas, depuis 1890, épuisé tout le succès.

P. C. Revel commence son Essai, si plein et trop court à notre gré, par une triple définition : Infini, Indéfini, Fini. L'Infini est une pure notion, rebelle à toute analyse et à toute claire vision. Quant à l'Indéfini, c'est un fini qu'on peut allonger ou diminuer, *ad libitum*, suivant l'ordre de grandeur qu'on veut considérer. Il ne peut donc être établi de rapport entre le premier de ces termes et les deux autres. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Infini est la puissance mystérieuse génératrice de l'Indéfini ; hors de là on ne peut rien tirer de la notion d'Infini, ni dans la science, ni dans la philosophie, ni dans un domaine quelconque de l'expérience ou des idées. Toute la théorie exposée au cours de l'ouvrage est déduite de cette préliminaire constatation.

Quelle est cette théorie ? La voici ;

Il n'y a ni apparence, ni réel, il y a l'exercice des fonctions de nos facultés associées et en nombre indéfini (note H, page 88). P. C. Revel dit bien indéfini car, une fois pour toutes, il a éliminé l'Infini ou absolu de son livre ; et, dans ce sens, il a pleinement raison.

Toutes les écoles de philosophie ont classé et défini les facultés humaines sur des bases diverses ; l'auteur ne voit qu'une manière de concilier tous les systèmes et en même

temps de corroborer dans la mesure nécessaire les catégories Kantienues, c'est de multiplier indéfiniment nos facultés. Il admet donc que tout acte, toute pensée, toute sensation, tout sentiment etc... est l'expression d'une faculté correspondante. Ainsi, nous avons une faculté des couleurs et pour chaque couleur, la faculté des tons, une faculté de l'espace, une faculté du temps, une faculté de la substance, etc... etc... , indéfiniment.

Et ces facultés se grouperont selon leurs affinités et nous auront ainsi des facultés d'association et des associations de facultés.

Or ces facultés ne pourront jamais être contradictoires ou opposées l'une à l'autre, car, en vertu du principe liminaire, pour qu'un fait semblable soit possible il faudrait que nous ayons le pouvoir d'étendre les fonctions de ces facultés jusqu'à l'infini, ce qui nous est absolument interdit ; et, même si nous le pouvions, nous verrions alors que l'opposition se résout en synthèse. Ainsi la liberté et le déterminisme ne sont pas opposés. Ce sont deux facultés de notre âme par lesquelles nous concevons les phénomènes comme non déterminés par une cause (liberté) ou comme ayant un antécédent (déterminisme). Ce sont là deux séries parallèles mais non contradictoires ou opposées que nous pouvons suivre indéfiniment sans espoir de rencontrer leur point de contact qui est hors de notre portée dans la synthèse de l'absolu.

L'auteur étudie, avec une précision d'autant plus mathématique qu'elle est plus concise, nos facultés représentatives et transreprésentatives, à travers les sciences, la mathématique et la philosophie. Par facultés transreprésentatives, il entend des facultés qui nous permettent d'atteindre et de représenter dans le cadre de l'espace et du temps, des idées et des concepts situés en dehors des limites de l'expérience et qui, par conséquent, ne peuvent avoir droit de cité dans l'enchaînement phénoménal ni dans aucune série scientifique. Partant de là, il admet donc que nous avons des facultés de l'absurde.

Par absurde il faut entendre non pas l'inintelligible, c'est à dire ce qui ne peut être pensé, mais les concepts qui, transgressant l'expérience et la logique normale, ne s'apparentent à rien de ce qui nous est donné directement par les sens, tout en étant constitués par des notions exactes mais brutalemet juxtaposées. L'absurde est donc le résultat de l'association illégitime du représentatif et du transreprésentatif.

Cette théorie moins surprenante qu'on ne pourrait le croire est appuyée sur le témoignage de Lacordaire qui s'est écrié en pleine chaire de Notre-Dame : « Credo quia absurdum » et qui défend cet adage avec une rare pénétration en disant : l'absurde est matière de Foi, le reste regarde la Faculté des Sciences.

Dans ces conditions, qu'est ce que le monde extérieur ? c'est une construction subjective résultant du fonctionnement normal de nos facultés de représentation lesquelles trouvent la matière de leurs concepts dans les données des sens. Il en résulte que, si un autre groupe de facultés venait à prendre la prédominance dans notre esprit, le monde extérieur changerait immédiatement de face. Et cela arrivera certainement à quelque humanité, car selon la loi du Hasard tous les possibles ont un droit égal à sortir de la roue du devenir. Tous nos groupes de facultés arriveront donc à s'attribuer la prééminence dans la conduite de notre expérience et le monde extérieur sera différent suivant le groupe de facultés qui aura sa place au sommet de la courbe intellectuelle. C'est ce que l'auteur affirme très explicitement en disant : « il n'y a rien sinon du *donné* ». Et ce *donné* résultant du jeu normal de nos facultés, il s'ensuit que tout, mathématiques, sciences, philosophie, religion, repose sur le travail interne de notre esprit sans avoir aucune base objective.

L'objectivité des choses et des êtres, comme l'absolu lui-même, nous est à jamais fermée ; nous ne connaissons que des rapports de rapports, c'est à dire l'action de notre raison sur les données des sens.

On a reproché à l'auteur de confondre facultés et concepts. Cela peut être vrai en l'état actuel de la philosophie officielle, mais en fait l'objection n'est pas fondée. Un concept n'est autre chose qu'une donnée de l'expérience généralisée et rendue intelligible. Une faculté comme l'entend P. C. Revel est, semble-t-il, une attitude active de notre âme vis-à-vis d'un donné. Pour lui, la faculté est un contenant et le concept un contenu qui ne peuvent se concevoir séparément, sinon par abstraction ; mais étant donné l'indigence encore notoire du vocabulaire philosophique dans les questions de ce genre, il est facile de prendre l'un pour l'autre. Une étude plus approfondie doit amener à la discrimination des deux choses. Le concept est un produit, la faculté un producteur.

P. C. Revel étudie et résout encore bien d'autres questions, en s'autorisant de son affirmation primitive sur l'Infini. Nous laissons au lecteur le soin de les apprécier lui-même. Que l'auteur nous permette de lui soumettre ici deux objections de principe.

Pourquoi d'abord se contenter d'un monde subjectif ? En science spéculative et en mathématique c'est exact, on ne peut transgresser le subjectif, mais en métaphysique ?

D'où vient, en effet le donné ? Sans contredit de l'action commune du sujet et de l'objet, le donné est une réaction nous ne pouvons connaître l'essence de l'objet, notre science se borne à la réaction. Mais l'objet, n'en est pas moins réel et son existence peut donner lieu à un examen qui ne préjuge en rien de son essence en nous prêtant néanmoins un support pour des conclusions qui peuvent, à un moment donné, outrepasser l'expérience scientifiquement admise.

De même pour l'infini absolu ; nous savons parfaitement que nous ne pourrons jamais en pénétrer l'essence intime, il est en dehors de nos catégories. Mais l'auteur le dit lui-même, c'est la puissance génératrice de l'Indéfini, objet de notre connaissance. Eliminons la donc de tous les problèmes proprement scientifiques, mais laissez-nous graviter autour de cette notion. car c'est une notion vivante. Le fini repose

sur l'infini comme du reste, les nombres qui n'ont d'autres raison d'être que lui-même. Dès lors nous pouvons en parler en métaphysique au moins par analogie. Nous en ferons le pivot sur lequel repose l'univers phénoménal; et nous dirons : l'absolu c'est le réel, car il n'y a pas d'autre réel que l'absolu et ses manifestations immédiates. Pourquoi donc ne pas étudier les conséquences de l'existence de l'absolu et les rapports extrinsèques qui relient nécessairement les phénomènes au réel c'est à dire le contingent à l'absolu ? Il ne peut rien y avoir là d'illégitime.

Nous sommes persuadés, du reste, que M. P. C. Revel pour l'œuvre duquel nous avons une profonde admiration ne verra pas d'inconvénient à voir nos recherches s'aiguiller dans le sens restreint que nous venons d'indiquer et nous sommes heureux de rendre un particulier hommage à cet esprit subtil dont l'effort d'analyse n'a jamais été aussi profond que dans l'ouvrage dont nous venons de donner les grandes lignes.

Tous ceux qui voudront réfléchir sur les problèmes soulevés par *l'Esquisse d'un Essai sur les facultés humaines* y trouveront une ample moisson d'idées justes et fécondes. Pour nous qui l'avons lu et relu, si nous nous réservons de tenir compte de l'absolu et de l'objectivité des choses sur le plan métaphysique, nous sommes pleinement d'accord sur le point de vue auquel s'est placé l'auteur, nous applaudissons à ses conclusions et sommes persuadés que la solution de bien des difficultés sera trouvée lorsque l'on admettra sa théorie.

C. CHEVILLON